

milieu de l'enthousiasme, avait prononcé la veille le discours d'adieu. Je lui trouvai une si touchante simplicité que j'eus toutes les peines du monde à me la figurer haranguant une multitude.

Et pourquoi, avec son caractère doux, aurait-elle redouté le rôle qu'on lui avait assigné? En Allemagne le public est paternel et le ridicule n'a jamais de prise sur les grandes actions. Avis aux moqueurs gaulois qui souvent arrêtent par leurs plaisanteries les plus généreux efforts.

VII.

Le 27, au matin, après avoir pris congé de mes compagnons de voyage, je partis tout seul pour Berlin. Mais j'étais loin d'être isolé dans un train tout plein de chanteurs. C'est étonnant comme en cinq jours les connaissances s'étaient vite faites ; il n'y avait pas là un visage inconnu et l'on s'apostrophait gaîment tout surpris qu'on était d'avoir tant d'amis intimes dont on ne savait pas même les noms.

Je passai la soirée à Berlin avec mon ami Paul Lindau, qui initie les Allemands aux beautés de la littérature française et qui s'est particulièrement voué au culte de Molière.

J'allai avec lui dans un jardin où l'on faisait de la musique et j'y entendis *la polka de l'enclume*, que Parlow dédia à M^{me} la maréchale Canrobert, lors du concours musical de Lyon. Je me trouvais en musique de connaissance.

Le lendemain je retournai à Leipsig où je devais passer la soirée avec les Pauliners. Je retrouvai là M. Waitz et c'est avec lui que je me rendis à l'invitation des étudiants.

Chaque université allemande forme une espèce de franc-